

Lauberhorn

Montant l'été par le petit train de Lauterbrunnen à la Petite Scheidegger, sitôt passé Wengen, on se penche à la fenêtre pour tenter de découvrir par où descendent nos fous de skieurs lors de la fameuse compétition du mois de janvier. Pas facile de s'y retrouver, alors qu'un paysage de belle saison ne ressemble plus que d'une manière assez vague au même dans sa configuration hivernale. Si bien que l'on sonde en vain ces pâturages, que l'on tente de placer ici ou là un chalet que l'on aurait aperçu derrière son petit écran. On se rend plus attentif encore pour découvrir par où nos kamikazes passent sous la ligne de chemin de fer, mais hop, un instant d'inattention, et nous voilà déjà en route pour la petite Scheidegger.

Il faudrait en fait venir ici en hiver alors même que se déroulent les épreuves. Mais avec une foule aussi compacte, ce serait beaucoup nous demander. On préfère rêver encore un peu et continuer à se poser mille questions sur ce parcours.

Et puis, soyons franc, ce qui nous retient ici plus encore, au fur et à mesure que le train escalade les montagnes, c'est le paysage incroyable de la Jungfrau. Qui est là, à votre droite, formidable barrière rocheuse. L'impression que laissent ces parois, ces glaciers suspendus comme aussi la masse prodigieuse de la belle montagne, est absolument unique. On en a la certitude, et même si personne ne venait nous conforter en celle-ci, que nous sommes-là au milieu de l'un des plus extraordinaires paysages du monde. Une impression tout simplement fabuleuse. Avec des pensées toutes plus saugrenues les unes que les autres. Comme par exemple quel est le volume de cette montagne, son poids, combien de millions d'années elle mettra à se désagréer, car c'est une certitude, l'érosion, si lente qu'elle soit, fera son œuvre. Par les pluies, par le vent, par la simple gravité, un caillou de temps à autre, puis une plaque, puis une autre et ainsi de suite. De quoi remplir la vallée sur les flancs de laquelle monte le petit train, matériaux à leur tour emmenés par quelque rivière. Tout coule, tout descend, tout va à la mer. Et la terre deviendrait plate comme une galette s'il n'y avait que sans cesse les terraient montaient, compensant les effets de l'érosion. Donc, rien ne sera jamais véritablement plat. Le mouvement, dans un sens ou dans l'autre sera perpétuel. Et tout cela alors que le petit train ne nous emmènera plus sur la grande montagne que nous avons cru dominer. Mais c'est elle qui nous domine, et aujourd'hui de sa masse écrasante mais belle tout en même temps. On peut comprendre que pour un homme d'ici, alpiniste de surcroît, elle puisse être amie, qu'elle ait la faculté de veiller sur vous et un jour, qui le sait, ce qui serait un grand rêve, de vous accueillir pour ne plus vous relâcher dans l'immensité de ce qui serait extérieur à elle.

En vérité je n'ai jamais connu ailleurs de telles impressions. De grandeur pour la montagne, de petitesse pour l'homme qui sait la courte durée de son passage mais néanmoins veut profiter de ces journées qui lui sont offertes et où,

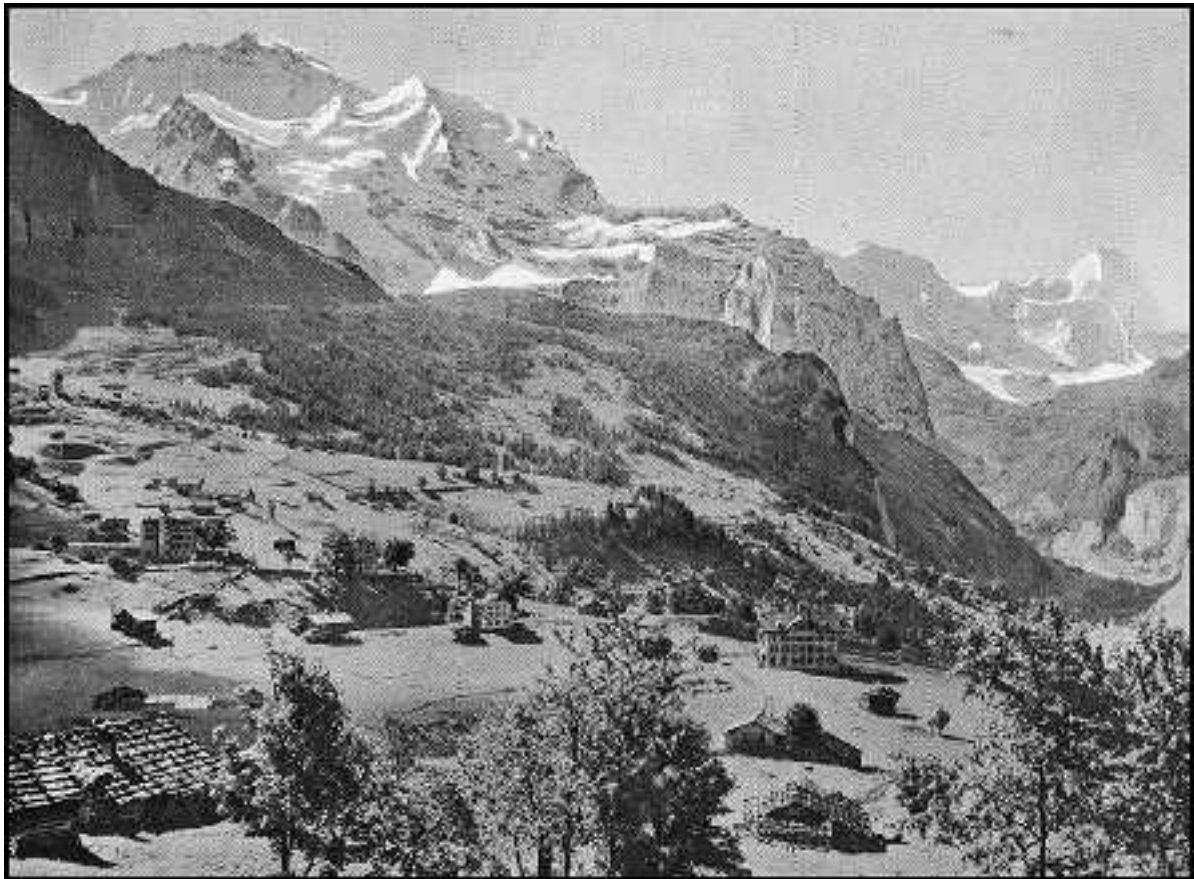
comme aujourd'hui, il peut toucher du doigt ce qui est quasiment éternel, dans l'immensité certes, mais aussi dans la beauté.

Et toi, petit train, monte, monte, et emmène-moi avec toi, dans l'illusion que les parois de tes wagons nous protège, de tout, de cette immensité, du froid, de la bise ou du vent, de la pluie ou de la neige, de ce dehors qui, malgré sa si grande beauté, pourrait vite être d'une inhospitalité terrifiante.





Présent et passé. En un siècle peut-on voir des changements dans la morphologie générale de la montagne ?





Un mythe qui contribuera à ce que l'homme perce la montagne pour aller tout là-haut, où sont les glaciers suspendus et les neiges éternelles. Deux photos prises étonnamment du même point de vue, avec ces sapins situés à la même place. Il s'agit probablement du même jour.





Environs de Wengen et un paysage vraiment à vous couper le souffle. Photo à l'allure d'une gravure. Prise sur le net, avec nos remerciements pour l'auteur !



Alpe de Wengen, plume et aquarelle, daté 1827, de Samuel Birmann (1793-1847): 33 x 45. Musée des beaux-arts, Bâle, Cabinet des estampes.

Alors les touristes emmenaient non des photos ou des cartes postales, mais des œuvres originales, des lithos le plus souvent. Celles-ci aujourd'hui illustrent de façon magnifique nos bouquins de gravures, petits chefs-d'œuvres témoignant du talent exceptionnel de ceux que l'on nomme pourtant presque avec dédain : les petits maîtres !